

siècle dernier a inauguré le paupérisme, c'est-à-dire, une pauvreté non plus accidentelle, mais une situation, un état de misère. L'émigration en est une preuve. A part les miséreux, il y a les prolétaires, qui réussissent à vivre tant bien que mal de leur travail, mais qui restent toujours pauvres et qui sont absolument incertains du lendemain.

La grande industrie a tout changé dans la vie de l'ouvrier ; elle a substitué les grandes usines au petit atelier ; elle a provoqué les grandes agglomérations humaines dans les faubourgs industriels ; grâce à elle, la petite propriété a fait place à la grande et presque tout le monde est devenu salarié et locataire. L'ouvrier moderne est devenu un simple rouage dans le mécanisme de la grande industrie où on le paie le moins possible, où on le met de côté dès qu'il cesse d'être utile.

L'ouvrier est assujéti à un travail uniforme, matériel et abrutissant, dans une atmosphère surchauffée et poussiéreuse, au milieu des odeurs d'huile et de graisse. Le salaire est insuffisant pour entretenir une famille nombreuse, il est toujours exposé à cesser ou à baisser, il ne permet de faire aucune économie pour les jours de chômage, de maladie, de vieillesse et d'infirmité. Le nombre des sans-travail est angoissant.

Le grand nombre de non-propriétaires est l'un des vices radicaux de notre édifice social. La propriété n'est pas seulement un droit, c'est un besoin. elle est comme le prolongement de l'être humain. Le propriétaire devient difficilement un sans-patrie ou un révolté. Les locataires ne sont pas assez bien logés, (Mgr Lapointe appuie cette assertion des citations les plus solides puisées chez les auteurs européens et américains.)

Notre siècle industriel a été dur pour les pauvres gens ; on y a rencontré quelques bons samaritains, mais en trop petit nombre. Les ouvriers sont mieux payés qu'autrefois, mais le coût de la vie a monté en proportion, de sorte que l'ouvrier ne s'est guère enrichi, tandis que les capitalistes se sont enrichis fabuleusement. Aux États-Unis, surtout, le contraste est stupéfiant.

On a bien raccourci les heures de travail, on a amélioré les conditions de travail ; c'est un adoucissement, mais la condition de l'ouvrier est restée la même ; on n'a pas réformé ses mœurs ni celles du capitaliste ; on n'a

pas rectifié les idées ni calmé les rancœurs ; on n'a pas diminué l'âpreté à jouir ni chez l'un ni chez l'autre.

LES CAUSES MORALES

“ La corruption des mœurs et l'indifférentisme religieux ” sont d'après Léon XIII la principale cause du malaise social et du conflit qui en résulte. L'homme du peuple qui assiste au prône et au catéchisme peut bien être illettré, mais non un ignorant. La parole du prêtre élargit les horizons du savoir humain et habitue à voir chaque chose dans son cadre et avec des proportions normales ; elle assouplit et discipline l'intelligence ; elle exerce et rectifie le jugement,

Des patrons qui s'y connaissent admettent la supériorité de la main d'œuvre fournie par notre population catholique. Nos ouvriers ont l'élévation du sentiment, la dignité de la vie, le respect, l'amour de l'ordre. Ils tiennent à la vie familiale. Ils admettent la nécessité d'une hiérarchie sociale.

Les corporations ouvrières du Moyen Age étaient à base chrétienne et préservaient les mœurs et la foi. Depuis ce temps, la dégradation morale a eu un fâcheux retentissement sur les conditions matérielles : sans principe de morale, l'ouvrier est dissipateur et imprévoyant, il est souvent mauvais époux.

Les classes supérieures sont responsables dans une assez large mesure du vice et de l'erreur répandus parmi les masses populaires. On a prêché l'évangile de la jouissance matérielle et on a organisé cette jouissance. On a eu beau jeu en cela, parce qu'aucune organisation professionnelle catholique n'y pourvoyait plus. Ce fut la cause du succès remporté par les syndicats professionnels neutres.

Certains services ont été rendus, dans l'ordre professionnel, par ces syndicats neutres ; mais combien de pertes matérielles de toutes sortes ont été accumulées par les grèves qu'ils ont multipliées ? Parmi les chefs de ces syndicats, il y en avait quelques-uns de bien intentionnés, il y en avait encore plus qui étaient mauvais et la plupart étaient des illusionnés. C'est pourquoi les syndicats neutres versèrent vite dans les excès les plus regrettables : des sectaires s'en servirent pour attaquer l'Église et l'ordre social. Des auteurs renseignés affirment que tous les syndicats internationaux sont affiliés